

Mars 1910

LE Clocher provençal

REVUE
MENSUELLE
ILLUSTRÉE



ABONNEMENT: 3 FR.
PAR AN

Le Numéro: 0 fr.25 centimes

Rédaction et Administration, à Villedieu-Vaison (Vaucluse)

LE CLOCHER PROVENÇAL**Revue Mensuelle Illustrée**

Directeur-Administrateur: HECTOR JACOMET

Directeur Littéraire: ODYSSE RICHEMONT

Causerie

L'ÉCOLE DE LA FORÊT

Les hygiénistes semblent enfin comprendre que pour améliorer la santé si compromise de la Société actuelle, il est nécessaire de conduire l'enfance — qui est l'avenir — loin des murs des cités.

D'une enquête générale, poursuivie dans les principales villes de France, il ressort que 10 pour 100 de la population scolaire est atteinte par la terrible tuberculose. Ce taux s'élève même à 12 et 15 pour cent dans les grands centres, Lyon, Marseille et surtout Paris. A l'heure où le problème de la dépopulation se pose dans notre pays, avec une douloureuse acuité, alors que la diminution des naissances alarme si justement les vrais patriotes soucieux avenir de la France, on reconnaîtra qu'il n'est que temps de songer à sauver, par des moyens nouveaux et que Dieu, par la nature met si heureusement à notre portée, les petits être chétifs qui, en dépit des vastes groupes scolaires, pâttissent, végètent, s'étiolent et succombent dans nos cités en fièvre.

Pour les arracher à la mort lente des sanatoria, où tant d'entre eux vont s'échouer, on a créé, dans certaines villes d'Allemagne, d'Angleterre, et récemment chez nous, l'école à la campagne, ce que nos voisins des Vosges appellent la Waldschule, l'Ecole de la Forêt.

On tonifie, de la sorte, les intéressants écoliers, candidats à la tuberculose; on fortifie leur organisme par une cure de grand air, et, loin de l'atmosphère contaminée des villes, ils poursuivent leurs études, sous la surveillance étroite du médecin.

Entre cette Ecole de la Forêt et la colonie des vacances, dont nous avons, à de multiple reprises, entretenu nos lecteurs, existe une lointaine parenté, car tandis que la colonie, réservée, elle aussi, aux petites victimes de l'existence et de la société, ne s'occupe de ces derniers que durant quelques courtes semaines, l'Ecole de la forêt les garde toute l'année, ou, tout au moins, de longs mois.

Pour beaucoup de ces enfants, chétifs et malingres, un séjour peu prolongé aux champs ou à la montagne est, malheureusement insuffisant, car le taudis qui les reprend et les souffles impurs de ville qui les vicie à nouveau ont vite détruit, hélas! l'action salutaire de la colonie.

L'école de plein air, telle qu'elle fonctionne, au Vernay, près de Lyon, à Londres, en Belgique, en Amérique, et surtout à Charlottembourg en Allemagne, seule peut lutter contre le fléau de la tuberculose, cette sinistre compagne de la misère et du foyer de tant de travailleurs.

La Waldschule de Charlottembourg, fondée en 1904, est la première école de ce genre; elle en constitue, du reste, le type le plus parfait. Elle est située dans une forêt de pins à plus de trois kilomètres du centre de la ville, sur la hauteur de West-End; de grands hangars renferment les salles de classe, les réfectoires, les pavillons de l'administration. L'Ecole de la forêt n'est qu'un externat; chaque matin un tramway électrique amène, les jeunes voyageurs. Classes, jeux, repas, repos, tout est prévu avec méthode.

Les enfants sont admis par le Comité, après avis des médecins et directeurs d'écoles; ils sont choisis parmi les enfants délicats, anémiés, tuberculeux, scrofuleux, cardiaques ou atteints de maladies de poitrine. Pendant le séjour à l'école; les colons de la forêt sont fréquemment visités par le médecin et pesés. L'école reçoit actuellement 240 enfants: elle ouvre au mois d'avril et ne ferme qu'à la fin de décembre; on espère pouvoir, prochainement laisser l'école de la forêt ouverte toute l'année, quand on disposera de moyens de chauffage suffisants et d'une construction plus solide.

Le Conseil municipal de Charlottembourg vota, dès le début, un crédit de 40.000 fr. pour les frais de premier établissement et les dépenses courantes; une association de dames gère gratuitement l'école et ne se fait rembourser que les frais d'entretien des enfants et du ménage. La moyenne mensuelle des dépenses est de 6.000 fr.; les parents fournissent une légère contribution.

Au point de vue physique, comme au point de vue intellectuel, l'école de la forêt a métamorphosé les enfants. Une augmentation de poids et un meilleur appétit sont les plus sûrs indices de la transformation opérée par le séjour constant au grand air. Au point de vue intellectuel, un rapport atteste, que les enfants ont pu suivre leur classe mieux qu'à la ville; leur attention est plus soutenue et leur esprit plus éveillé.

L'école de plein air du Vernay, dont la superficie est de 8 hectares, est entièrement subventionnée par la ville de Lyon; elle a été organisée en 1934 dans une magnifique propriété municipale située sur les bords riants de la Saône, à 8 kilomètres de Lyon, éloignée de tout centre usinier. De somptueux édifices, entourés de vergers, de pelouses et de futaies, abritent annuellement 60 enfants. Mais, contrairement à l'École de Charlottembourg, celle du Vernay ne fonctionne que trois mois de l'année: mai, juin, juillet. Pourtant ces trois mois de plein air, et durant lesquels l'enseignement ne tient pas la première place dans les préoccupations des fondateurs, suffisent à améliorer sensiblement les élèves qui recouvrent bientôt une santé florissante.

La Shrewsbury House open air de Londres possède deux écoles: la première est située dans un délicieux cottage à proximité d'un grand parc, et s'ouvre d'avril à novembre; elle compte environ 200 enfants dont on refait les poumons par une existence toute bucolique ici encore les études ne sont pas transcendantes elles ne valent pas même les études primaires habituelles.

La seconde école, qui est, en réalité, la véritable Shrewsbury House open air, occupe un site merveilleux à l'extrême limite de Londres, dans un bois de chênes centenaires, où se trouvent également de vastes prairies en pente dans une vallée semée de cottages et d'où l'on aperçoit la Tamise, les navires et les docks de Londres. Les enfants vivent, ici, en grand air avec la nature, cette école, comme la première, d'ailleurs, est mixte et comprend 100 élèves; elle n'est actuellement ouverte que l'été et ne reçoit que des externes. Les résultats obtenus à Londres ont à ce point enchanté la délégation parisienne qui visita la House open air en octobre dernier, que la Municipalité de la Capitale, s'est aussitôt mise à l'étude d'une école de la forêt, soit à Clamart, soit à Romainville.

N'y aurait-il rien de semblable à tenter dans notre Midi, à Marseille, en Avignon, sur tout notre littoral méditerranéen? Quelle œuvre magnifique pourtant à réaliser? L'école de la forêt, c'est la colonie de vacances étendue et dont on multiplie par mille les incontestables bénéfices. Tant de logements insalubres couvent, dans notre ville, cette tuberculose qui fait de jour en jour, dans les classes pauvres, des ravages, terribles. Combien d'enfants sont privés d'air, de lumière, de bonne nourriture, et offrent, par leur débilité, une proie facile aux affections de toute nature.

Notre municipalité méridionale resterait-elle en arrière de celles de Lyon et de Paris, de Londres et de Charlottembourg? Il serait aisé de trouver dans nos pittoresques banlieues rurales les séjours parmi les pins où situer merveilleusement l'école de la forêt. L'initiative privée trouverait, de son côté, ample et belle matière à exercer son généreux apostolat en faveur des petits outlaws de la cité meurtrière et dévorante.

N'oublions pas que la nature est le livre le plus éloquent.

Qui donc pourrait nier la vertu morale de la terre? A la campagne, tout parle, tout enseigne, tout charme: l'oiseau au fond du nid, la haie au bord de l'eau, la brise au bord des blés, le travail si multiple, si varié, du soi, les vastes étendues, les horizons indéfinis, les sommets bleuissants: tout prend, tout élève, tout transforme l'homme, ses pensées, ses désirs, ses ambitions, Le profit est immense et général.

Ami fervent et j'ose l'affirmer, sincère de la campagne, j'ai toujours rêvé, en essayant de faire partager aux autres et surtout aux petits la passion pour la vie rustique et les œuvres admirables de Dieu de les voir se désaffectionner de la ville où tout est factice et frelaté, où tout anémie, opprime l'âme et le corps, et s'adonner à cette existence champêtre, la seule naturelle, et qui nous replaçant dans le milieu primitif, nous rapproche tant du divin Créateur. Et puis, tant de villageois, de campagnards et de montagnards, séduits par le mirage trompeur des villes en tumulte désertent la terre! Combien de villages dépeuplés ne présentent plus que des ruines et des sillons en friche! Pourquoi, gagnés par l'attrait des champs, nos petits citadins, de l'École de la Forêt ne les remplaceraient-ils pas un jour?

De l'École de la Forêt, soyons-en persuadés, on ne peut attendre qu'une action salutaire, à la fois physique, intellectuelle et morale. On doit y voir des générations soustraites aux pires influences de mauvaise hygiène et des mauvaises leçons de la rue.

L'expérience vaut d'être tentée.

Le Clocher Provençal

Odysse Richemont.

Le Symbolisme chrétien, dans la Nature par ODYSSE RICHEMONT

Nous consacrerons, dans notre prochain numéro, un article à ces petites études, qui rencontrent partout le plus vif accueil. Nous publions, en attendant, les quelques documents suivants et qui sont le meilleur éloge à adresser à l'auteur.

Lettre de Monseigneur Castellan
Evêque de Digne

Le distingué et zélé évêque de Digne, Monseigneur Castellan, enfant du diocèse de Saint-Lazare, et que les Marseillais aiment bien, a adressé à l'auteur du Symbolisme Chrétien dans la Nature les lignes suivantes:

Merci de l'hommage de votre Symbolisme Chrétien dans la Nature c'est une sœur des Fioretti que vous nous offrez, en vrai fils de saint François, aussi délicat poète que fervent chrétien.

Que Dieu bénisse votre œuvre et lui donne le succès de l'apostolat.

D. CASTELLAN,
Evêque de Digne.

Lettre de Monseigneur Izart
Evêque de Pamiers

Monseigneur Izart, que les Marseillais eurent la joie d'entendre, à Marseille, lors des splendides fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc, dont il fit, avec quelle éloquence, quel lyrisme et quel amour, le panégyrique dans la magnifique cathédrale de l'antique cité Phocéenne, a envoyé à M. Richemont ces précieux encouragements L'Evêque de Pamiers vient de lire votre charmant petit volume sur le Symbolisme Chrétien dans la Nature. Votre cœur de chrétien et votre plume délicate — déjà fort appréciée par l'Evêque de Pamiers — ont trouvé le secret de rajeunir et de compléter le sujet qui avait séduit l'âme si poétique de Monseigneur de la Bouillerie.

Soyez-en félicité et cordialement remercié.

Lettre de Monseigneur Henri Bolo
Protonotaire Apostolique

Monseigneur Bolo, l'entraînant prédicateur de Saint-Pierre de Chaillot, à Paris, dont nul à Marseille n'a oublié les éloquents conférences, et dont les ouvrages, si profondément pensés et d'un style si merveilleux, font les délices à la fois de l'âme et de l'esprit, adresse à M. Odysse Richemont, à propos de son petit livre sur le Symbolisme Chrétien dans la Nature, une charmante lettre où se retrouvent les précieuses qualités de l'auteur de tant de belles œuvres

Cher Monsieur, je vous remercie de la joie rare que m'a donnée la lecture de votre travail Le Symbolisme Chrétien dans la Nature.

Quand Dieu mit sa toute-puissance à faire le bonheur de sa créature privilégiée, il planta d'abord un jardin. Vous avez noté cela dans Bacon, et vous n'avez pas voulu faire les délices de vos lecteurs autrement. Quelle œuvre merveilleuse est résultée! Une sorte de petit Paradis Terrestre littéraire. Les sources de la nature et de la foi y murmurent de concert; les champs et la poésie y combinent, leurs parfums.

C'est de l'essence de roses mystiques.

J'ai essayé, pour mon compte, d'analyser le charme qui s'en exhale. En lisant votre petit livre, on éprouve évidemment une double sensation: surnaturelle et littéraire, ce qui fait que toute l'âme y est prise. Religieusement, on ajoute quelque chose de la joie promise: Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Littérairement, on retrouve, en un suave amalgame, l'inspiration de Chateaubriand, la savoureuse écriture de Huysmans, la tendresse de saint François d'Assise, la grâce ingénue de l'abbé Desdonits.

Pourtant, à la fin, on serait tenté de se plaindre. Tant pis si vous prenez ceci pour une critique. Un tel sujet, large, parfaitement conçu, magistralement traité, comme vous avez fait, justifierait un vrai volume... Pourquoi ne l'écrieriez-vous pas? Saint François de Sales l'eut fait avec le seul chapitre des animaux. Donnez à notre XXe siècle le Génie de la Nature pour le dédommager de n'avoir pas baptisé le Génie du christianisme.

Je souhaite que tous vos lecteurs vous adressent la même plainte. Peut-être ne le feront-ils pas. Ils auront peur d'être ingrats, et ils auront raison. En attendant, à toutes les belles âmes qui désirent passer une heure de piété exquise, je dis: Lisez ces pages!

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma bien respectueuse et dévouée sympathie.

H. BOLO.

Le Symbolisme Chrétien dans la Nature, Librairie Générale Catholique (ancienne librairie Poussielgue), 15, rue Cassette, Paris; En vente à Marseille: Verdot, 31, rue de l'Académie; Bolo, 8, rue de la Darse; Brive, 2, rue Moustier; Ruat, 54, rue Paradis; Soulier 2, rue Saint Michel; Burette, 78, boulevard de la Madeleine; librairie Antimaçonnique, place Saint-Ferréol; à Aix, librairie A. Dragon, place, des Prêcheurs.

Hommes et Choses de Provence

L'Homère des Insectes

Notre ami et distingué confrère, M. Paul Souchon, publie dans l'Opinion, sur notre compatriote Henri Fabre, une étude très documentée que nos lecteurs liront avec plaisir:

Ce fut Victor Hugo qui donna ce nom à Henri Fabre, le naturaliste et poète Provençal dont on va célébrer le jubilé à Orange. Ses amis et ses disciples lui offriront à cette occasion un buste et une plaquette décorée d'un scarabée d'or.

Cette tardive consécration — Henri Fabre est âgé de quatre-vingt-cinq ans portera-t-elle enfin jusqu'au grand public le nom d'un savant que l'étranger honore depuis longtemps et que Victor Hugo, Milne Edwards, Darwin, Stuart Mill, estimaient et admiraient? Il faut l'espérer, car aucune œuvre de science n'est plus poétique, plus claire, plus attachante, plus vivante et plus digne d'être connue, que la série des Souvenirs Entomologiques d'Henri Fabre, véritable épopée en prose qu'il a dénommée modestement: Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes.

Il y a, dans ces dix volumes qui se sont succédé de 1879 à 1907, des milliers d'observations présentées sans pédantisme, dans la langue de tout le monde, et qui, ordonnées en chapitres, constituent autant de récits familiers, savoureux, émus parfois et pathétiques.

Par un sentier bordé d'hyèbles et d'aubépines, où déjà la cétoine dorée s'enivrait d'amères senteurs sur les corymbes épanouis, nous allons voir si le Scarabée sacré avait fait sa première apparition et roulait sa pilule de bouse, image du monde pour la vieille Egypte... C'est ainsi que débutent les Souvenirs Entomologiques, et, à la suite d'Henri Fabre, nous pénétrons dans un monde nouveau où tout nous est sujet d'étonnement et que pare continuellement une poésie pleine de fraîcheur.

Le spectacle de la vie des insectes, de leurs travaux, de leurs combats, de leurs amours, est d'une grandeur singulière. L'entomologie plonge dans les mêmes réflexions de sagesse et d'humilité, elle provoque le même effroi mystérieux que l'astronomie.

Les insectes observés et décrits par Henri Fabre, sont aussi impressionnants que les astres.

L'auteur des Souvenirs Entomologiques nous a dit lui-même comment il avait eu la révélation de la science à laquelle il a consacré soixante ans de patientes recherches. C'est une brochure d'un autre grand savant méconnu, l'entomologiste Léon Dufour; qui le mit sur sa voie. Il n'avait pas attendu cette lecture pour s'intéresser aux insectes et, depuis son enfance, coléoptères, abeilles et papillons, étaient sa joie. Mais il comprit alors que disposer des insectes dans une boîte les dénommer, les classer, ne constituait pas toute la science. Plus, tard, il s'écriera, avec une légitime fierté:

Vous éventrez la bête et moi je l'étudie vivante; vous en faites un objet d'horreur et de pitié et moi je la fais aimer; vous travaillez dans un atelier de torture et de dépècement, j'observe sous le ciel bleu, au chant des cigales; vous soumettez aux réactifs la cellule et le protoplasma, j'étudie l'instinct dans ses manifestations les plus élevées; vous scrutez la mort, je scrute la vie.

Rien de plus vrai. Darwin appelait Henri Fabre le roi des observateurs, et il n'y a qu'à feuilleter les Souvenirs pour y saisir sur le vif la méthode de travail du savant.

Son laboratoire est en pleins champs, dans les chemins, sous le soleil quelque part, en Provence, au hasard de sa vie. Ses endroits préférés d'expériences sont mentionnés çà et là. C'est, tantôt, un chemin creux près de Carpentras, tantôt le plateau sablonneux des Angles, aux environs d'Avignon, tantôt le bois des Issarts, en face de l'embouchure de la Durance, tantôt son enclos de Sérignan, son Harmas, comme il l'appelle, d'un mot provençal qui signifie terrain inculte et caillouteux.

Ce dernier coin, où il vit depuis de longues années en tête à tête avec l'insecte, il l'a célébré comme, un paradis. Ce terrain, dont nul n'eût voulu pour lui confier une pincée de graines de navet, se trouve être admirablement propice à l'observation des hyménoptères que sa végétation de chardons et de centaurees attire à la ronde. Tous les corps de métier, nous dit Fabre en souriant, s'y donnent rendez-vous:

Il y a là des chasseurs, des bâtisseurs en pisé, des ourdisseurs en cotonnades, des assembleurs de pièces taillées dans une feuille ou les pétales d'une fleur, des constructeurs, en cartonnage, des plâtriers gâchant l'argile, des charpentiers forant le bois, des mineurs creusant des galeries, des ouvriers travaillant la baudruche, que sais-je encore?

Une jolie scène, digne de figurer dans les Anthologies, au même titre que certains récits des Etudes de la Nature du bon Bernardin de Saint-Pierre, est celle qui nous montre Henri Fabre en observation dans le bois des Issarts. Ce bois n'est, en réalité, qu'une étendue de broussailles odorantes, et d'arbustes calcinés par le soleil et il n'y a pas un coin d'ombre. Pour rafraîchir sa tête brûlante, Fabre l'appuie de temps à autre contre une touffe d'herbe, derrière un terrier de lapins, ou, encore, il l'abrite, sous un parapluie:

Je n'étais pas seul à profiter de l'ombre de mon parapluie. Ma société était habituellement nombreuse. Des Taons d'espèces diverses venaient se réfugier sous le dôme de soie et se tenaient paisibles, qui d'ici, qui de là, sur l'étoffe tendue. Pour tromper mes heures d'inaction, j'aimais à voir leurs gros yeux dorés qui reluisaient comme des escarboucles à la voûte de mon abri, j'aimais à suivre leur marche grave, quand un point trop échauffé les obligeait de se déplacer un peu...

Mais, voici qu'on trouble la quiétude des Taons et de leur doux observateur:

Les Bombex du voisinage, consommateurs de Taons, avaient découvert les riches victuailles qui me faisaient société et pénétraient effrontément sous l'abri pour piller les diptères. De moment en moment, un Bombex entrait brusquement comme l'éclair et s'élançait au plafond de soie qui résonnait d'un coup sec. Quelque chose se passait là-haut et dans le tumulte l'œil ne distinguait plus l'attaquant de l'attaqué, tant la mêlée était vive. L'hyménoptère se retirait tout aussitôt avec une proie entre les pattes. Le stupide troupeau des Taons, à cette sauvage irruption qui les décimait l'un après l'autre, reculait un peu tout à la ronde, sans abandonner le perfide abri. Il faisait si chaud au dehors!

Quelquefois, ce sont les hommes qui viennent déranger le savant dans son laboratoire, et les Souvenirs abondent, à ce propos, en traits malicieux et charmants:

Un jour, couché sur le sable, absorbé dans les détails de ménage d'un Bombex, tout à coup j'entends à côté de moi: — Au nom de la loi je vous somme de me suivre! C'était le garde champêtre qui, après avoir épié vainement l'occasion de me prendre en défaut, et chaque jour plus désireux du mot de l'énigme lui tourmentant l'esprit, s'était enfin décidé à une brutale sommation. Il fallut s'expliquer. Le pauvre homme ne parut nullement convaincu. — Bah! bah! fit-il, vous ne me ferez jamais accroire que vous venez ici vous rôtir au soleil uniquement pour voir voler des mouches. Je ne vous perds pas de vue, vous savez! Et à la première occasion! Enfin, suffit!

Un autre jour, c'est à des Vendangeuses que le savant a affaire:

Je suis en embuscade, assis sur une pierre, au fond d'un ravin. Le Sphex languedocien est l'objet de ma matinale visite. Un groupe de trois vendangeuses passe, se rendant au travail. Un coup d'œil est donné à l'homme assis qui paraît absorbé dans ses réflexions. Un bonjour même est donné poliment et poliment rendu. Au coucher du soleil, les mêmes, vendangeuses repassent, les corbeilles pleines sur la

tête. L'homme est toujours là, assis sur la même pierre, les regards fixés sur le même point. Mon immobilité, ma longue persistance, en ce lieu désert durent vivement les frapper. Comme elles passaient devant moi, je vis l'une d'elles porter le doigt au milieu du front et je l'entendis chuchoter aux autres: Un paure innocènt, pecaire! Et toutes les trois se signèrent.

La scène n'est-elle pas charmante et joliment contée? Elle nous montre avec quelle passion Henri Fabre s'est donné à l'entomologie et elle nous fait comprendre l'amour dont il entoure ses insectes. C'est cet amour qui vivifie ses observations et nous en trouverions d'innombrables témoignages dans les Souvenirs.

Un jour, sur les bords du Rhône, il a découvert, dans un chemin, l'habitation souterraine du Sphex, quand trois soldats débouchent et la lourde semelle d'ordonnance vient juste appuyer sur le plafond du Sphex: Un frisson me passa dans le corps, nous dit-il, comme si j'eusse reçu moi-même empreinte, de la chaussure ferrée.

Et cette apostrophe à des Sphex qu'il avait fait éclore chez lui et qu'il libère, n'est-elle pas admirable de lyrisme simple et d'émotion?

Beaux Sphex éclos sous mes yeux élevés de ma main, ration par ration, sur un lit de sable, au fond de vieilles boîtes à plumes; vous dont j'ai suivi pas à pas les transformations, m'éveillant en sursaut la nuit crainte de manquer le moment où la nymphe rompt son maillot, où l'ai le sort de son étui; vous qui m'avez appris tant de choses et n'avez rien appris vous-mêmes, sachant sans maîtres tout ce que vous devez savoir; oh! mes beaux Sphex! envollez-vous par ce chaud soleil aimé des cigales! Partez! Méfiez-vous de la Mante religieuse qui médite votre perte sur la fête fleurie des chardons; prenez garde au lézard qui vous guette sur les talus ensoleillés; allez en paix, creusez vos terriers, poignardez savamment vos grillons et faites race, afin de procurer un jour à d'autres ce que vous m'avez valu à moi-même les rares instants de bonheur de ma vie.

Parmi ces instants de bonheur, il faut compter celui où Henri Fabre, après des jours et des jours d'observations, découvrit les causes d'un fait qui était resté inexplicable pour tous les entomologistes. Certains hyménoptères, les Cerceris, les Sphex, nourrissent leurs larves avec d'autres insectes, Buprestes, Grillons. Or, leurs larves ne pourraient pas se nourrir de chairs mortes, il leur faut des proies vivantes, mais, en même temps, immobiles. Pour obtenir, ces résultats on supposait que l'hyménoptère possédait un liquide spécial qui avait la faculté de conserver indéfiniment les insectes tués. Henri Fabre a trouvé l'explication véritable et les pages qui la contiennent comptent.

Parmi les plus extraordinaires de ses livres.

Voici de quelle façon dramatique il nous fait, tout d'abord, assister au combat d'un hyménoptère, le Cerceris et d'un Charançon qui va servir de nourriture aux larves du premier.

Dans ce morceau, Henri Fabre est vraiment l'Homère d'une Iliade des insectes, presque aussi pathétique que l'autre:

L'hyménoptère se met face à face avec sa victime, lui saisit la trompe entre ses puissantes mandibules, l'assujettit vigoureusement, et, tandis que le Curculionite se cambre sur les jambes, l'autre, avec les pattes antérieures, le presse, avec effort sur le dos comme pour faire bâiller quelque articulation ventrale. On voit alors l'abdomen du meurtrier se glisser sous le ventre du Charançon, se recourber et darder vivement à deux ou trois reprises son stylet venimeux à la jointure du prothorax, entre la première et la deuxième paire de pattes. En un clin d'œil, tout est fait. Sans le moindre mouvement convulsif, sans aucune de ces pandiculations des membres qui accompagnent l'agonie d'un animal, la victime, comme foudroyée, tombe pour toujours immobile. C'est terrible en même temps qu'admirable de rapidité. Puis le ravisseur retourne le Charançon sur le dos, se met ventre à ventre avec lui, jambes de çà, jambes de là, l'enlace et s'envole.

Mais le Charançon n'est pas mort, il n'est que paralysé. Le Cerceris l'a rendu incapable d'opposer la moindre résistance en enfonçant son stylet dans les ganglions cervicaux. Il a voulu obtenir seulement une léthargie, une torpeur passagère, qui abolisse pendant le charroi la résistance de la victime et qui lui permette d'apporter à ses larves une proie vivante, mais inoffensive. Comment a-t-il obtenu cette torpeur? Henri Fabre nous répond:

Par le procédé connu dans les laboratoires de physiologie, expérimentale: la compression du cerveau. Il agit comme un Flourens qui, mettant à nu le cerveau d'un animal, et pesant sur la masse cérébrale, abolit du coup intelligence, vouloir, sensibilité, mouvement. La compression cesse et tout reparaît!...

Henri Fabre a étudié ainsi d'innombrables insectes: Eumèmènes, Odymères, Chàlicodomes, Fourmis, Tarentules, Pampiles, Sitaris, Méloès, Agénies, Abeilles, Mégachiles, Anthidies, Calicurgues, Cigales,

etc..., etc... Un de ses préférés est le Scarabée sacré avec lequel, il a vécu de longs jours en intimité. Il aime aussi beaucoup la Cigale à laquelle il a consacré plusieurs chapitres et qu'il a voulu venger dans ses poésies provençales, de l'incompréhension du bon La Fontaine: Il m'indigne, le fabuliste, quand il dit que l'hiver tu vas en quête — de mouches, vermisseaux, grains, toi qui ne manges jamais!...

Retiré depuis de longues années dans un mas du petit village de Sérignan, aux environs d'Orange, Henri Fabre y achève, dans un volontaire effacement, une vie de recherches paisibles qui ne furent pas toujours sans luttes. D'humble origine, ce savant a tout appris sans maître. Docteur ès-sciences, plusieurs fois lauréat de l'Institut, Henri Fabre n'a pas la gloire qu'il mérite. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur sous l'Empire, par Victor Duruy, qui le fit appeler à Paris et le présenta à l'empereur. Fabre a gardé des Tuileries un souvenir curieux: Les chambellans y ressemblaient à des scarabées qui, en guise d'élytres, porteraient un grand frac café au lait, barré de clefs au milieu du dos.. Pour Napoléon III, il lui fit l'impression suivante: C'était un homme comme les autres, rondelet, à grosses moustaches, à paupières mi-closes, qui semblaient toujours sommeiller. Fabre ne songeait qu'à retourner chez lui, Paris l'effrayait, il lui fallait sa Provence et ses insectes. Il a vécu depuis, isolé, mais travaillant sans relâche.

Le jubilé que l'on va célébrer ne pourrait-il être l'occasion d'une manifestation officielle à l'égard de ce grand savant, modeste, mais authentique?

Paul Souchon.

Études Sociales et Religieuses, Voyage en France d'un Anglais en 1789

Quel était l'état de la France, en 1789?

Question d'une importance capitale, alors que, de nos jours, on apprend à notre jeunesse qu'avant la Révolution, il n'y avait que misères et despotisme, et que semblable à la déesse de la fable, sortant tout armée du cerveau de Jupiter, elle ne s'est trouvée ce qu'elle est, qu'au milieu et après les convulsions révolutionnaires.

Une nation ne se forme pas en un jour. Sa civilisation se développe, selon les temps et les milieux, sans qu'on puisse toujours accuser les gouvernements de la lenteur de ses progrès. Il convient, d'autre part, avant de comparer le passé au présent, de savoir où en étaient alors les peuples voisins.

La question est donc délicate, et les avis sont partagés. Néanmoins les documents contemporains ne manquent pas, actes officiels, mémoires, lettres, voyages à travers nos provinces de personnages, étrangers, plus ou moins bienveillants. Parmi ces derniers, nos historiens accordent, en général, leur confiance, à l'anglais Arthur Young, qui a parcouru en grande partie l'ouest de la France, et assisté, aux débuts de la Révolution. Economiste et observateur, critique souvent judicieux mais d'humeur assez morose, il nous juge trop souvent en Anglais peu sympathique.

Du reste, ses jugements ne concordent pas toujours avec ceux de ses compatriotes, tels que Walpole, Sterne, ou Lady Montague, qui écrivait vers 1740: Les villages sont peuplés de paysans forts et joufflus, vêtus de bons habits et de linge propre. On ne peut imaginer quel air d'abondance et de contentement est répandu dans le royaume

Nous en étions là, lorsqu'en 1880, a été publié, en Angleterre, le voyage du docteur Rigby, daté du mois de juillet 1789. Recueil de lettres, écrites au jour le jour, dans sa traversée de la France, de Calais à Antibes, par Lille, Douai, Cambrai, Paris, Dijon, Lyon, Nîmes, Marseille, Aix, Toulon, ce voyage est en quelque sorte la contrepartie de celui de Young. MM. Rabeau et Dimier en avaient signalé l'importance; mais il n'avait pas encore été traduit. Il vient de l'être, par M. Caillet, avec une introduction de M. de Maricourt. Traduction élégante, d'une lecture facile et attrayante!

Le docteur Rigby était un homme distingué, médecin, économiste, agronome, animé de beaucoup de préjugés contre la France... Il n'était pas pour rien allié à une famille de calvinistes français, émigrés en Angleterre, après la révocation de l'Edit de Nantes! De plus, il professait des idées politiques assez avancées, et partant il était gagné d'avance aux doctrines révolutionnaires dans le triomphe desquelles il voyait le bonheur, non seulement de la France, mais de tous les peuples... Entre autres sentiments peu favorables il faut noter son aversion pour les Bourbons.

Dès son arrivée à Calais, il est surpris. Il s'attendait à voir une population misérable, des campagnes incultes ou désertes, et il trouve un peuple, d'humeur joviale, robuste et sain, des champs admirablement cultivés, des moissons d'une richesse inconnue en Angleterre. Plus il avance, plus il admire, et aucun détail n'échappe à son observation. Ici, c'est la bonne tenue, des troupes; là, les femmes, laborieuses et

fortes... Les femmes que nous vîmes hier sont beaucoup plus belles que celles que nous avons observées les jours précédents, dit-il, en traversant Roye. Elles sont d'une beauté vraiment remarquable, et presque toutes celles que nous aperçûmes pourraient être des objets d'admiration. Leur vêtement est d'une simplicité charmante. Elles sont bien coiffées et elles ont le sourire aux lèvres. Il observe à peu près les mêmes apparences, dans les diverses classes de la population.

Il arrive à Paris, plus engoué que jamais des doctrines révolutionnaires, qui s'agitent au Palais Royal. Il n'assiste pas à la prise de la Bastille; mais il voit le cortège de ses vainqueurs, avec les têtes de Launay et de Flesselles, au bout de deux piques. Le récit qu'il donne de ces quelques journées est amplifié, mais de bonne foi, et quand on connaît l'histoire vraie, on comprend de quelle manière, dans les troubles politiques, les faits les plus notoires sont travestis ou défigurés.

Au bout de quelques jours, et non sans peine, il quitte Paris, en route pour Lyon. Dans tout le cours de son voyage, son admiration ne tarit pas, devant les cultures soignées et l'air d'aisance des populations, aussi bien dans les campagnes que dans les villes. La vallée du Rhône lui paraît admirable. Il visite Arles, Nîmes, Aix, Marseille, dont il vante l'activité commerciale, Toulon, qui lui semble animé de peu de zèle pour la Révolution, et il arrive, à Nice, pour de là, gagner Turin Par Coni.

Mais à peine a-t-il franchi la frontière, qu'il est frappé du changement, de la négligence des cultures, et de la misère des populations. Dans les plaines du Pô, dans les vallées de la Suisse, cette impression se dissipe un peu; en revanche, en Allemagne, il bâille à se décrocher la mâchoire, et il ne pardonne à la Hollande, ni ses terres incultes, ni les eaux croupissantes de ses canaux.

Ce n'est plus la France, avec sa joviale bonne humeur, avec sa gaîté, avec ses riches cultures, avec ses villages épars dans la campagne, avec ses bonnes routes. Ce contraste, dans le livre de Rigby, ne donne certes pas l'idée que nos historiens de la Révolution se font d'un peuple opprimé par le despotisme. Il ressort au contraire de la lecture de notre auteur, que la France était notoirement en avance, sur les peuples voisins, et que l'Ancien Régime, malgré ses défauts, mais avec son système de lentes et prudentes réformes, n'avait certes pas démerité de la nation.

Rigby, il est vrai, est contredit, sur plus d'un point, par Young. L'explication en est bien simple. L'un à visité l'ouest, l'autre l'est de la France. Encore faut-il faire des réserves sur les affirmations de Young, à mesure que nos historiens locaux remettent au jour les archives provinciales, nous apprenons à mieux connaître le passé et à remettre à leur place les panégyristes complaisants de la Révolution.

Anatole France, peu suspect en la matière, l'a reconnu, et nous ne pouvons mieux terminer cette rapide étude, qu'en citant ces quelques lignes de lui: On a peint, sous des couleurs trop noires, la vie de nos aïeux rustiques. Ils prenaient de la peine, et parfois enduraient de grands maux mais ils ne vivaient pas comme des brutes. N'assombrissons pas à plaisir nos antiquités nationales. De tout temps, la France fut douce à ses enfants. Le paysan de l'ancien régime avait ses joies. Il y chantait.

Il ne chante plus guère aujourd'hui, et quand son fils va à la ville, pour chercher du travail, s'il chante quelquefois, ce sont les couplets grossiers de l'Internationale! (!)

P. Besse.

(1) Lettres du Docteur Rigby, traduites de l'anglais, par M. Caillet. Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris.

Vandalisme d'Etat

Nos paysages défigurés

Dans une page admirable, que tous les passionnés du beau savent par cœur, John Ruskin, exaltant, les splendeurs des sites, dit que le paysage c'est la patrie.

Il n'est donc pas surprenant que le gouvernement républicain, qui est anarchiste par définition et qui, partant, est l'ennemi né de l'idée de patrie, s'acharne à la destruction du paysage, qui est la physionomie de la mère patrie.

Dans un des feuilletons toujours si instructif et si charmant des Débats M. André Hallays expose comment l'un des sites les plus célèbres du Dauphiné, le désert de la Grande Chartreuse, est sur le point d'être indignement dévasté.

Tout le monde connaît, au moins par les descriptions qu'en ont faites tant de poètes, le long défilé qui suit la route de la Chartreuse à partir de Fourvoirie, les gorges tapissées de hêtres et de sapins au fond desquelles coule le Guiers qui tantôt s'étend en nappes limpides, tantôt se précipite en cascates, les

hautes murailles de calcaire alternant avec des pentes, gazonnées d'une ravissante fraîcheur, et cette suite de tableaux, qui par sa variété et ses contrastes enchante les imaginations les plus rebelles au charme de la nature alpestre.

On a chassé les religieux de leur maison, on leur a volé leurs biens. Et voici que maintenant pour couronner sa vilaine entreprise, l'Etat s'en prend aux merveilleux paysages qui rendaient si beaux et si émouvants les abords du grand monastère. Car l'Etat sera bel et bien responsable du vandalisme qui se prépare. Le Désert fait partie de son domaine forestier, depuis que la Révolution a, une première fois, en 1790, confisqué les propriétés des Chartreux.

Plusieurs industriels ont demandé la concession des eaux du Guiers. On voudrait établir deux barrages dans la traversée du Désert: le premier, au pont du Grand Logis, destiné à produire une petite chute d'eau qui fournirait la lumière électrique et la force motrice à une Ecole de laiterie, installée dans Les bâtiments de la Courrierie; le second, en aval du confluent de Guiers et du torrent de Saint-Bruno, qui permettrait de capter les eaux et de les diriger par un canal jusqu'à une usine située près de Fourvoirie. Le Guiers serait de la sorte embouteillé d'un bout à l'autre du Désert, et tout le paysage serait, en outre, orné de délicieux pylônes de fer destinés à supporter les fils de transmission. Plus de cascades, plus de rapides, mais un long canal bétonné. Plus de végétation, car qui lui donne ici une force et une fraîcheur extraordinaires, c'est la poussière d'eau qui s'élève des cascades du torrent. Tout le paysage sera desséché, défigurés, anéanti.

Il semblerait que l'Etat, constitué par la loi du 21 avril 1906 le gardien des paysages de France, dût répondre par un refus péremptoire à la demande des concessionnaires. Il n'en a rien été. Le ministre de l'agriculture fait étudier par ses agents les voies et moyens pour accorder les concessions.

Et cependant tout a été fait pour placer le Désert de la Grande Chartreuse sous la sauvegarde de cette loi du 21 avril 1906. La Commission départementale de l'Isère a réclamé le classement. Par une lettre du 4 juillet, 1908, M. Daubrée, directeur général des eaux et, forêts, a déclaré qu'il acceptait le classement proposé par la Commission. Les formalités exigées par la loi, c'est-à-dire l'avis de la Commission de classement et le consentement du propriétaire, l'Etat, en l'espèce, avaient été remplies. Pour que le classement fût définitif, il ne restait plus qu'à obtenir un arrêté du ministre des beaux-arts. Or, depuis le mois de juillet 1908, le ministre des beaux-arts n'a point signé cet arrêté.

On voudrait espérer qu'il y a eu là une simple omission des bureaux du ministère. Malheureusement, si le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts n'a rien signé; c'est que l'ordre de ne rien signer lui a été intimé, par un député aussi radical qu'influent. Ce parlement a organisé une Ecole de laiterie, dans les bâtiments de la Courrierie, il a besoin d'électricité et de force motrice; il a demandé une concession et c'est lui qui suspend l'exécution de la loi du 21 avril 1906. Or, nous sommes à la veille des élections, et il faut tout redouter. D'ailleurs, si la concession est accordée, ce ne sera qu'un nouveau scandale à ajouter à la liste de tous ceux qu'a provoqués la liquidation de la Grande Chartreuse.

Toutes les Sociétés qui s'intéressent à la défense des sites, le comité du Touring-Club de l'Isère, le Syndicat d'Initiative; du Dauphiné, la Société pour la Protection des Paysages de France ont fait entendre d'énergiques protestations et nous ne sommes ici que l'écho de leurs plaintes. Les écouteront-elles? J'ai bien peur que non. L'administration, des beaux-arts met une opiniâtreté singulière à violer la loi du 21 avril 1906. Elle est incomplète et bien débile cette loi que les Chambres ont d'ailleurs votée avec la conviction qu'elle était une inoffensive déclaration de principes et que nul ne songerait jamais à l'appliquer. Mais il se trouve que quelques Commissions départementales ont pris leur rôle au sérieux et ont réclamé le classement des Sites qui appartenaient soit à des communes soit à l'Etat lui-même. Cette témérité a épouvanté nos politiciens qui ont adjuré le ministre des beaux-arts de tenir pour non avenus les avis de ces Commissions.

Et c'est ainsi que malgré l'avis de la Commission de l'Isère, malgré le consentement de l'administration des forêts, aucun arrêté de classement n'a encore mis le Désert de la Chartreuse à l'abri des vandales. Et que peuvent faire à cela les pauvres Commissions, départementales? Elles ne finiront par avoir gain de cause que si le public et les journaux viennent à leur secours.

Ce même vandalisme nous le voyons s'exercer un peu de tous côtés. Le respect du paysage, l'Etat républicain ne saurait le posséder ni l'imposer, et lui qui fait ou laisse démolir nos vieilles églises, ne s'oppose nulle part aux injures, que certains particuliers ou industriels font subir à nos sites.

Regardons en Provence: les Baux menacés par les carriers, les antiques de Saint-Rémy masqués par des constructions indécentes, la fontaine de Vaucluse livrée à des usiniers; et nos collines du Sud-Est, tous nos paysages du littoral, ne sont-ils pas défigurés par ces bigues de fer, qui par millions, escaladent les sommets, dévalent les vallons, supportant les câbles d'une Compagnie électrique? Ne voyons-nous pas, à Marseille, notre Corniche sacrifiée à l'utilitarisme?...

Et notre joli calanque de Port-Miou, attaquée par la Société Solvay, qui y pratique des carrières et en détruit la sauvage beauté?

De telles insultes au beau visage de la patrie, sont véritablement révoltantes; le désespérant est de voir l'Etat donner le premier l'exemple de cette haine contre les beautés naturelles de la France.

L'Ermite des Lauriers.

Les Reines de France

MARIE LECKZINSKA

(Suite)

Se faire aimer du peuple n'est pas le seul devoir d'une reine. Elle doit aussi lui préparer un chef.

Quand on retrace l'histoire d'un roi, l'on ne s'aurait confondre, sans injustice, ses actes publics et ceux de sa vie, privée. C'est un procédé peu loyal que de reprocher au gouvernement de Louis XV les mœurs de ce prince. Il n'en est pas de même de la reine. En France, lorsqu'elle accouchait, les portes du palais étaient grandes ouvertes et le peuple y était admis.

En décrivant les relations de la princesse avec son peuple avant d'aborder le chapitre de ses vertus familiales, nous avons cédé au plaisir de nous pencher sur un aspect souvent méconnu. Et de fait, aux yeux d'un grand nombre, l'amour d'une reine pour ses sujets paraît moins naturel que celui qu'elle porte aux siens, bien qu'il soit, encore une fois, difficile d'établir entre ces deux sentiments aucune distinction définie.

Le continuel souci de Marie Leckzinska fut de mériter l'estime et l'affection du roi. Elle ne pouvait en son absence goûter aucun plaisir. Laissant à Louis XV tous ses secrets, écrit l'abbé Proyart, elle-même n'en avait aucun pour lui. Cette excessive discrétion, qui devint plus tard de la résignation chrétienne, s'alliait à une dignité sereine.

Amenés incidemment à faire un portrait de Louis XV, soyons justes. Le trait dominant de son caractère était la bonté. Par malheur une santé délicate avait entravé son éducation. C'est ainsi que sa nature insuffisamment éclairée, ne porta pas les fruits qu'on attendait d'elle. La vertu, surtout chez les rois, n'est pas tant affaire de générosité que d'entendement et d'énergie. C'est l'énergie qui manquait à Louis XV.

Ce prince fut cependant un croyant, avec une grande aversion pour l'impiété. Le repentir suivait régulièrement chacune de ses fautes. Il se convertissait périodiquement. Sa vie ne diffère pas en somme de celle d'un bon nombre de catholiques actuels. Ses vices qualifiés de monstrueux, et pour lesquels on a créé des épithètes: Pompadour, 18e siècle, Louis XV en un mot n'avait rien que de très bourgeois.

Il ne faut pas oublier que ce roi si décrié donna pendant les 12 premières années de son règne l'exemple des plus hautes vertus et que, plus tard, lorsqu'il tomba malade à Metz, la France entière implora sa guérison. Il est bon de rappeler que le ciel, accueillit si bien ces prières que non seulement le roi guérit mais qu'il disgracia la Chateauroux.

A l'annonce de cette nouvelle Paris fut en fête et la foule, se portant d'enthousiasme à l'église Ste Geneviève, décerna d'enthousiasme à Louis XV le surnom de Bien-Aimé. Et sur le parcours du peuple d'aucuns demandaient: Quel fait d'armes célèbre-t-on? quelle conquête; quelle gloire nouvelle? C'est une victoire de la reine, répondait la clameur publique.

Nous voici ramené d'instinct à la reine et c'est à Metz en plein triomphe que nous la retrouvons. Informée du danger qui menaçait Louis XV, elle était accourue auprès de lui. Son voyage avait été une marche à la délivrance. Aux bords des chemins les paysans l'avaient comblée de bénédictions, et d'une ville à l'autre les cloches avaient annoncé sa venue comme au passage d'une armée de secours.

A dire vrai, il n'y eut pas de combat à Metz. L'ennemi s'enfuit. La grâce avait précédé la reine en avant-garde et le roi de France se reconnaissant coupable avait éloigné la favorite.

Les circonstances solennelles ne furent pas les seules où l'influence de la reine se faisait apprécier. On a fait le bilan des fautes auxquelles se laissait entraîner Louis XV, mais non celui des égarements, des catastrophes peut-être dont l'a préservé la reine. Au plus fort de ses passions, Louis XV n'a cessé d'aimer sa femme.

Il lui demandait fréquemment ses conseils. Celle-ci, tout en évitant d'imposer sa direction, s'efforçait de le ramener au bien. Elle avait le don de garder en elle sa tristesse, car elle était religieuse. Une reine, se disait-elle, doit consoler et non pleurer. Cette dignité n'avait pas de meilleur défenseur que le roi lui-même. Louis ne souffrait pas, en effet, que ses liaisons fussent, aux regards de son entourage autre chose que des intrigues. Marie le savait; mais a-t-elle jamais connu la réponse qu'il fit un jour à de mauvais conseillers. Ceux-ci lui vantaient les attraits d'une courtisane et le prince de répliquer vivement: Voulez-vous donc dire que cette femme puisse être plus belle, à mes yeux, que la reine?

Jacques de Coursac

(La fin au prochain numéro)

Corbeille Poétique

NID D'AIGLE

(Petits Villages)

Sur la colline chauve, en vedette, il se dresse
Ruisselant de soleil et découpant l'azur;
Il s'offre à qui saura l'atteindre sans paresse
Pour voir loin le pays et respirer l'air pur.

Ce n'est point un gros bourg, c'est une forteresse;
Les lopins sont étroits et le travail est dur,
Mais le raisin doré n'est jamais en détresse
Et l'arbre du coteau toujours a son fruit mûr.

Le long des sentiers nus quelques chèvres frugales
Se pendent aux buissons, tandis que les cigales
Dans un maigre olivier chantent leur pauvreté.

Point de clameur qui monte et point de bruit qui gêne!
Solitude des cieus, vous commencez à peine
Et l'on goûte déjà votre sérénité!

Antoinette Montaudry

Extrait de Etoiles et Lumignons, sous presse.

CORRESPONDANCES

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent
Ch. BAUDELAIRE.

Un son de violon c'est un rayon solaire,
C'est la caresse d'or qui fait ployer les blés,
Le triomphal amour qui vibre aux cœurs troublés,
C'est beau comme la rose et comme l'aube claire.

Un son de flûte c'est un bleu rayon lunaire
Dans la fraîcheur des bois, au pied des noirs cyprès,
Un filet d'eau qui coule en la mousse des prés,
A ce limpide son l'âme se désaltère.

Un son du violon a l'éclat du vermeil,

Un son de flûte a la pâleur marmoréenne...
Sous les lustres, dans les palais du Roi-Soleil

Les violons chantaient — les bergers de la plaine
Sous les lustres du ciel de leur flûte ont charmé
Dans sa crèche, Jésus, Roi, des rois nouveau-né.

Raymond Mil

UN REFLET

A la mémoire d'Emmanuel des Essarts.

La brume violette aux fragiles réseaux
Voile timidement les logis, les bateaux,
Les lampes rouges sont des blessures de l'ombre.

Les barbares reflets de lumières sans nombre,
Comme des poignards d'or ont transpercé les eaux
Du lourd fleuve, autre ciel plus étroit et plus sombre.

Dans ce fond indécis où tout s'estompe et sombre,
Plus pâle et plus discret que les prochains falots
Tremble un reflet d'étoile au sein bleu-vert des flots.

Telle une âme vieillie où flotte maints décombres
Et que lasse l'éclat brutal de jours nouveaux
Berce un regret lointain et cher dans la pénombre,

Les plus vieux souvenirs sont parfois les plus beaux.

Raymond Mil

RÉCEPTION DE L'AUTEUR DE CHANTECLER AU PARNASSE

Comédie en un acte

Personnages : JUPITER, VÉNUS, LES NEUF MUSES, L'AUTEUR

L'AUTEUR, lisant ses vers
C'est nous qui sommes les crapauds;
Nous crevons dans nos vieilles peaux.

1^{ère} MUSE
Horreur!

2^{ème} MUSE
Quel tableau! Quel langage!

3^{ème} MUSE
O Jupiter! Il nous outrage!

VÉNUS
Et l'âne est-il représenté?

Avec une folle gâité
Le Parnasse l'entendrait braire,
Suivant les lois de la grammaire.

L'AUTFUR, lisant
Je bave... il bave, nous bavons.

4^{ème} MUSE
Premier prix de conjugaison!

5^{ème} MUSE
Nous présenter une grenouille
Lorsque Paris n'est qu'un étang
Où l'on barbotte, où l'on se mouille,
Passe encor, célèbre Rostand!
Mais des crapauds puants et mornes!...
O fantaisie! où sont tes bornes?

L'AUTEUR, avec dépit
Bah! que cela vous plaise ou non,
Tous mes crapauds, tous, baveront!

Continuant à lire:

Tu n'y es pas du tout, on voit luire l'œil rose
Du lapin que l'esprit, quand tu l'attends, te pose.

6^{ème} MUSE
C'est confus... Qu'entend-on par poser un lapin?
Dois-je rire on rougir?

7^{ème} MUSE
Qu'en pense donc Jupin?

JUPITER, à l'auteur
Observe-toi devant le tribunal des Muses;
Ne crois pas, mon petit, qu'ainsi tu nous amuses.

L'AUTEUR
Je parle l'oc, le toc... Vous faites du chiqué!...

JUPITER
Pour comprendre ton toc, il faut être toqué!
Je suis fort étonné de ton impolitesse
Et t'exhorte à parler avec plus de noblesse.
La langue du Parnasse est la langue des dieux,
Tu ne la connais pas. Pars, reçois nos adieux.

8^{ème} MUSE (Polymnie),
Va, descend ce haut mont, reste à son pied, où bave
Ou bave le crapaud.

L'AUTEUR, furieux
Déesses, je vous brave!

(S'adressant à Polymnie).

Ton doux amant, ton cher Musset,
O Muse! je l'ai dépassé
Et j'ai fait oublier sa lyre.

Je ris d'Hugo, du vieux Shakespeare,
De toi qui ne vaux pas, c'est clair,
Une plume de Chantecler!

9^{ème} MUSE
Serais-tu, professeur d'histoire naturelle,
Ou débitant de trucs, de plumes, de ficelle?

L'AUTEUR, haussant les épaules
Je vais revoir Paris qui m'aime et m'applaudit.

VÉNUS
Va, dis-lui nos regrets, il a perdu l'esprit.
(L'auteur se retire, son manuscrit sous le bras,
tandis que les Muses chantent en regardant le ciel).

CHŒUR DES MUSES
Chantecler à la gloire aspire,
Fier, il chante: Cocorico!
Mais le Parnasse est sans écho
Et le soleil se met à rire.

A. Remuzat

SONNET

*A mon ami HECTOR JACOMET
à l'occasion de son récent voyage à Paris.*

Or, vous allez revoir le pays de mes rêves,
Ceux-là que j'ai connus, tous ceux que j'aime tant,
Oh! dites-leur, pour moi, malgré les heures brèves,
Que leur doux souvenir reste en mou cœur, constant.

Jeune, j'ai combattu, sans hésiter, sans trêve,
Aspirant au bonheur d'un radieux printemps,
Et, maintenant, je vais vers le jour qui s'achève,
Le front tourné vers Dieu qui sait quel sort m'attend.

Conservez la bonté, si belle en sa tendresse,
Elle fera de vous un apôtre du bien.
Croyez, et que la foi vous aide en son soutien.

Et vous irez partout, sans honte, sans faiblesse,
Vengeur des lâchetés, qui ne rapportent rien,
Apportant au Clocher, comme une œuvre sans fin!

Hyacinthe Liautaud
Février 1910.

Les Livres

L'Empire du Soleil, par Armand PRAVIEL; l'Anthologie du Félibrige, par Armand PRAVIEL et J -R.
de BROUSSE; le Museon Arlaten, par Joseph AUROUZE; Nouvelles Poésies enfantines, par

Hortense BARRAU; Sainte Roseline de Villeneuve, poème par Jean de SERVIÈRES; Inscription bas reliefs et documents divers du canton de Gardanne et Recherches archéologiques et historiques sur Gardanne (2 vol.), par l'abbé CHAILLAN.

M. Armand Praviel ne m'en voudra pas si je suis en retard avec lui, car les deux livres qu'il a publiés, l'Empire du Soleil et l'Anthologie du Félibrige (ce dernier en collaboration avec M. J.-R. de Brousse) sont des œuvres qui ne datent pas et qu'on lit et consulte toujours avec autant de plaisir que de profit.

L'Empire dit Soleil (nouvelle librairie Nationale), l'auteur l'expose admirablement, c'est tout le Midi de la France, opposé à la France du Nord. Il nous fait ainsi parcourir l'histoire littéraire et anecdotique du plus large félibrige en Provence, dans les Pyrénées, de Gascogne en Périgord, en Limousin, en Languedoc, en Auvergne et en Rouergue, ouvrage infiniment précieux et qui, de même que l'Anthologie dit Félibrige, est indispensable à qui veut connaître les origines, les développements et les conquêtes de l'esprit régionaliste, provincialiste et méridional.

L'Anthologie du Félibrige, certains le voudraient plus complet; mais tel quel, et nous croyons qu'il répond pleinement aux plans que se sont tracés les auteurs, il est une magnifique gerbe aux gloires littéraires du Midi. Certes, bien des noms ont été tenus dans l'ombre; pourtant, MM. Praviel et de Brousse nous ont donné l'essentiel; ils ont su limiter à un certain nombre de noms et de morceaux, la cueillette, pourtant abondante et riche, mais suffisante pour renseigner sur la valeur littéraire des rénovateurs, de notre beau Midi. L'Anthologie du Félibrige (nouvelle Librairie Nationale) est présentée avec ce goût que les auteurs apportent dans leurs œuvres et ce talent littéraire qui fait le charme de leurs publications,

Le Museon Arlaten en son nouveau local; de M. Joseph Aurouze date également de 1909; il sait demeurer d'actualité, comme tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à l'œuvre et à la gloire du Maître, de notre cher Frédéric, Mistral. M. l'abbé Aurouze rappelle très heureusement que c'est vers le splendide Palais qui abrita jadis la Papauté que se porta la pensée de Mistral pour qui Avignon était la ville de prédilection, ayant abrité ses premiers amis, vu naître ses premières œuvres, accueilli la première le Félibrige fondé à Font-ségugne; il est bien fâcheux que des circonstances adverses (le Palais des Papes était alors, nul ne l'ignore, occupée, hélas, par les troupes), aidées peut-être par la volonté des hommes, souligne très bien l'auteur, n'aient pas répondu aux désirs du Maître. C'est alors que le chancre de Mireille se tourna vers Arles, et l'abbé Aurouze entre alors dans le détail de l'organisation de ce Museon qui constitue l'histoire du traditionalisme provençal. Que de choses et curieuses, et rares, et riches, accumulées dans ces salles, et dont chaque objet est si fertile en reconstitutions de toutes sortes!

M. l'abbé Aurouze sait les évoquer avec magie, aussi son précieux travail sera toujours consulté avec fruit.

Mlle Hortense Barrau a résolu, avec quel art et avec quel charme, le difficile problème d'écrire pour l'enfance et la jeunesse. C'est une erreur, profonde et trop répandue de croire qu'il est aisé de donner des livres qui conviennent exactement à de jeunes lecteurs. Savoir, s'adapter à leur esprit, à leur cœur et à leur âme, voilà le délicat; savoir penser comme eux, comprendre comme eux; saisir leurs goûts, leurs préférences, s'insinuer dans leurs désirs, afin de rectifier, diriger, relever leur jugement, leurs aspirations, leurs naissantes ambitions, voilà, où l'on ne réussit pas toujours. Ecrire pour l'enfance ne nécessite pas de donner dans l'enfantillage; ce rire pour la jeunesse ne commande pas de faire du pédantisme. Tant d'écueils sont à éviter, et Mlle Barrau a su triompher de telles difficultés. La série des œuvres qu'elle a publiées et destinées à l'Enfance et à l'adolescence est l'une des plus remarquables et l'une des plus dignes de fixer l'attention des directeurs et des maîtres de pension et d'école, en même temps que des chefs de familles. Les poésies enfantines, (3^e édition), s'adressent aux tous petits; le Bon Rire comprend dix monologues pour fillettes; Franche gaieté pour garçonnet; Amusons-nous bien est un recueil de 18 pièces de circonstance monologues et saynètes, les Dialogues enfantins (deux séries, 6^e édition), Poésies juvéniles, pour les adolescents de 12 à 16 ans. Enfin, Mlle Barrau vient de publier les nouvelles Poésies enfantines. Cette nouvelle gerbe accroît la belle moisson que ce poète délicat poursuit dans le champ immense et si fécond de son âme, et où les épis lèvent, lourds de ce froment qui nourrit et fortifie ses jeunes lecteurs.

L'œuvre de Mlle Hortense Barrau, et qui tient, on le voit, tout un cycle, s'inspire de cette pensée toute de noblesse et de grandeur: élever chrétiennement notre chère jeunesse tout en la recréant.

Double but que le poète réalise supérieurement.

La collection des poésies de Mlle Barrau doit se trouver dans les mains des enfants et des adolescents: les nombreuses éditions que de tels livres ont atteintes, indiquent suffisamment d'ailleurs, combien ils sont prisés et combien ils répondent au programme que s'est imposé Mlle Barrau. En la félicitant pour

sa magnifique entreprise nous ne pouvons que lui souhaiter de voir une couronne de laurier être déposée sur ses ouvrages. Nos lecteurs, qui sont souvent embarrassés dans le choix de leurs livres pour la jeunesse, savent maintenant quels excellents ouvrages ils peuvent se procurer. Nous les engageons vivement à demander à Mlle Barrau (à Toulouse, 10 rue Darquier), le catalogue de ses œuvres complètes.

Un délicat poète bien connu de tout ceux qui aiment les beaux vers — et qui, certes, n'est pas un étranger pour nos lecteurs, car, de beaux vers et de belles chroniques de lui, remplirent longtemps ces pages, — M. Jean de Servières est l'auteur d'un poème consacré à Sainte Roseline de Villeneuve. Ceux qui auront la bonne fortune de posséder cette plaquette, et qui fait songer à la fois pour son parfum, à la Légende dorée, et pour la belle clarté qui baigne la Sainte si bien chantée à un vitrail de vieille Cathédrale, se délecteront à la lecture de ces pages véritablement exquis, mais ils seront bien rares ces heureux, car M. Jean de Servières n'a fait qu'un tirage très limité de sa brochure et qu'il n'a pas mise dans le commerce. C'est dire que les passionnés de belles choses, les amateurs de strophes sonores se disputent un jour cette œuvrette.

Cette Sainte Roseline, le poète la suit depuis le fier château des Arcs jusqu'au couvent de Bertrand. rude et froid monastère dans les Alpes. Avec quelle grâce M. Jean de Servières esquisse cette fine figure de la Sainte de Provence et avec quel art il sait traduire de délicieux épisodes, tel celui des Roses, le miracle si connu et dont plusieurs vierges furent favorisées. Ces roses, doux et poétique emblème de la charité de Roseline, ou les retrouve sur la pauvre couchette où s'endort pour jamais la rose de Provence que notre sol fertile offrit au Paradis.

Voici le gracieux épisode des Roses, si merveilleusement narré par le poète:

Arnaud de Villeneuve aperçut Roseline
Alors qu'elle courait vers le seuil du manoir,
Portant un lourd fardeau sous une manteline;
Il l'arrêta, d'un mot, brusque, sans s'émouvoir:
— Roseline, jamais je ne vous fis un blâme,
Si je suis dans mon tort, que Dieu bon le proclame!
Que cachez-vous ici que je ne puisse voir?

Enfant, Dieu qui peut tout connaît bien nos alarmes,
Il chassera le froid et les blés mûriront,
Votre mère, vos sœurs, vos frères sont en larmes
Et de les délaisser vous leur faites l'affront!,
Leur préféreriez-vous de misérables hères?
— Père, pardonnez-moi, ne sont-ils pas mes frères!
Répondit Roseline, en inclinant le front.

— Oui, je le sais, enfant, car j'ai payé ma dette,
Le Seigneur sait aussi que je suis bon chrétien,
Donc, que sa volonté, malgré nos cœurs, soit faite!
J'ai fait ce que j'ai pu si j'ai fait peu de bien.
Le cellerier savait ma formelle défense,
Vous avez provoqué sa désobéissance
Et je le punirai! — Père, n'en faites rien!

Pardonnez-lui, mon père! oh! je vous en supplie,
Il ne mérite pas votre juste courroux,
Ce que je porte là n'est point chère lie!...
— Ah! s'il en est ainsi, pourquoi le cachez-vous?
Je ne vous cache rien que d'inutiles choses.
Alors, que portez-vous Roseline? Des roses!
Des roses en hiver! Jésus! montrez-les nous!

Mais Dieu rie permit point que ce fut un mensonge,
Roseline, tremblant sous son vertugadin,
Ouvrit sa manteline et — vision de songe —
Vit dans ses bras croisés s'épanouir soudain

Des roses de Saron et des roses tremières
Que ses chastes, regards inondaient de lumières
Comme un rais de soleil glissant sur un jardin.

M. l'abbé Chaillan, le sympathique curé de Septèmes, est l'un de nos érudits les plus éclairés et les mieux documentés sur tout ce qui concerne l'histoire et l'archéologie en Provence et plus particulièrement dans les Bouches-du-Rhône. Ces derniers temps, il s'est surtout occupé du canton de Gardanne — ou plutôt de Gardane ainsi que le portent les vieux textes français, provençaux et latins. Nous avons, ici même, analysé ce livre vraiment délicieux, si renseigné sur les conditions d'une exploitation en Provence, au XV^e siècle, le Roi René à son château de Gardanne. Ce canton, si pittoresque, est, nous révèle M. l'abbé Chaillan, fort riche en souvenirs et en Antiquités d'ordre social, artistique, culturel, historique et national. Deux nouveaux volumes sont les fruits, précieux et véritablement savoureux, des dernières recherches auxquelles il s'est livré, avec un réel succès; il complète de la sorte ce qu'il appelle lui-même sa Gardanographie.

En nous détaillant les trésors de cette région qu'il a si bien explorée, M. l'abbé Chaillan a concouru à la conservation de monuments uniques, rares témoins du passé. Son volume des Inscriptions, bas-reliefs et documents divers du canton de Gardanne, est un album qui nous dévoile les recherches archéologiques de ce musée de plein air qu'est ce canton, et que l'homme, plus dévastateur que le temps, n'a pas toujours respecté. Notons, à ce propos qu'ennemie par essence du Beau, la Révolution a saccagé les églises et les châteaux, où, cependant, se trouvaient de magnifiques spécimens d'un art déjà lointain, mais d'une belle pureté de ligne.

Le second volume de M. l'abbé Chaillan est consacré à des Recherches archéologiques et historiques sur Gardanne. Quêteur passionné et averti, remueur ardent et avisé, l'auteur reconstitue Gardane à travers les âges; que de détails, en cours de route il exhume, et qui sont révélateurs de la vie, des mœurs, des usages, de l'état d'esprit dans notre département. Nous apprenons ainsi ce qu'était la féodalité dans un de nos cantons, les luttes entre la commune et les seigneurs. Nous retrouvons avec quel plaisir, dans ce volume, ce Roi René qui s'avoua agriculteur; nous savons combien les travaux de la terre étaient, honorés et prospères: renseignements que l'on néglige trop fréquemment et qui, pourtant, sont de première importance dans une monographie.

M. l'abbé Chaillan nous conduit de la sorte jusqu'à notre époque, et il nous instruit sur la vie contemporaine de ce Gardanne dont il a exploré toute l'histoire. Travail du plus haut intérêt, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, jamais fastidieux. D'un style aisé, et qui sait éviter la monotonie, l'œuvre nouvelle de l'abbé Chaillan, s'offre comme un modèle du genre; il sera lu avec profit par tous les bons Provençaux qui ont le culte de leur chère petite patrie, et pour lesquels tout ce qui touche à leur pays, ne les trouve pas indifférents.

L'ERMITE DES LAURIERS.

Un nouveau Poème de Mistral. — Un de nos confrères ayant annoncé la publication prochaine d'un nouveau poème de Frédéric Mistral, celui-ci a écrit à un rédacteur du Temps la lettre suivante:

Maillane (Provence), 3 mars 1910.

Mon cher ami, je regrette qu'une indiscretion de journaliste mal informé vous ait induit en erreur. J'ai le projet de publier cette année ou l'autre un recueil de poésies nouvelles sous le titre — Lis Oulivado. Mais pour le moment, je n'ai pas même songé à en parler à un éditeur. Je ne suis jamais pressé.

Recevez, cher ami, avec l'expression de mes sentiments bien cordiaux, etc.

F. MISTRAL.

Lis oulivado signifie — devons-nous l'expliquer à nos lecteurs? — les oliveraies. Après les magnanerelles, cueilleuses de feuilles du mûrier, ce sont les olivareilles, cueilleuses d'olives, que Mistral va chanter.

Les Revues

Le Mois Littéraire et Pittoresque

SOMMAIRE

Composition hors texte: Jésus au pied de la nature endormie, par Lespagne. — Nouvelle: La Soudure, par Georges de Lys, avec 1 composition d'André Fournier. — Histoire: Les Grandes figures féminines du catholicisme: Sainte Catherine de Sienne, par M. Léra, avec 5 reproductions. — Beaux Arts: Le gothique du Midi par Abel Fabre, avec 5 photographies et 2 schémas. — Causerie: La main, par Emile Faguet, de l'Académie Française. — Poésies: Les Moulins de la mer, par Joseph-Emile Poirier, avec 2 compositions de Nicod; La ruine, par L. Boyer, avec 1 composition de Freïda. — Roman: Alors, ils le reconnurent (suite) par Joseph des Verrières, avec 6 compositions de Jean Jamet. — Varia: En pleine féerie: la région d'Urgub en Cappadoce, par J. de Natolies, avec 10 photographies; Les arbres et leurs légendes par Baul-Louis Hervier, avec 12 illustrations; Paris religieux le couvent des Carmes à Vaugirard, par Henri Laurent, avec 10 photographies. — L'école des Poupées, par V. Forbin, avec 3 photographies. — Chronique: La terre paradoxale, par le Sénéchal. Le livre du Mois: Le législateur compétent par Emile Faguet de l'Académie Française. — Les animaux qui parlent, par Nemo, avec 5 reproductions. — Causerie littéraire: Un poète américain: F.-B. Tabb, par A.-B. de Saint-Maurice. — Edouard Rod, par René Jan. — Pages oubliées: La responsabilité de l'écrivain, par Edouard Rod, avec 1 portrait. — Comment il faut user des divertissements du monde, par saint François de Sales. — Actualités Scientifiques. Les colères des fleuves, par A. Acloque, avec 1 photographie. - L'esprit en France et à l'Etranger, 3 croquis. — ANNEXES ET SUPPLÉMENTS: Album musical du Mois.: Bourrée, par E. Nollet: Doux sommeil, par C. Vèque. — Nouveaux Livres, Petites nouvelles, Modes, Concours, etc.

Les Annales Politiques, et Littéraires

Une nouvelle série inédite des Mémoires de Got commence aujourd'hui, dans les Annales. C'est une évocation de la société du second Empire, très curieuse, illustrée de portraits et documents de l'époque. Ce même numéro, fort intéressant, contient un article de M. Jules Claretie sur l'Ecole des Ménages, de Balzac, représentée à l'Odéon, et des fragments de cette pièce inédite; des lettres de jeunesse du pape Léon XIII; des impressions de voyage en Turquie par Mme Marcelle Tinayre; de belles pages du prince de Monaco, etc...

En vente partout: le numéro 25 centimes.

L'Ecole, revue d'enseignement primaire et primaire supérieur, paraissant le vendredi de chaque semaine, publiée sous la direction de M. l'abbé Audollent, directeur de l'Enseignement libre dans le diocèse de Paris; (Paris, librairie générale catholique, ancienne maison Poussielgue), rue Cassette, 15.

Cette publication, dont le premier numéro a paru en février dernier, vient, on l'annonce, bien à son heure, au moment où les questions scolaires ont pris une actualité singulière qui, trop souvent se change en douloureuse acuité. Elle répond, en outre, au besoin qu'a le personnel enseignant d'être renseigné et bien renseigné. Mgr Amette adresse à M. l'abbé Audollent, directeur de cette revue, une lettre dont nous extrayons ces lignes: Vous désirez exercer, par l'organe dont vous disposerez désormais, une influence sur le personnel enseignant de nos Ecoles chrétiennes, et créer, chez tous ceux que l'enseignement libre intéresse à des degrés divers, une sympathie effective: nos instituteurs et nos institutrices y trouveront un soutien précieux au milieu de leurs difficultés quotidiennes; ils se sentiront moins isolés, et par là même, capables de plus grandes choses. Prix exceptionnel de l'abonnement pour 1910, de février à juillet: 4. fr. 80

Notre excellent confrère, La Provence Nouvelle, dirigée, pendant 27 ans par notre excellent et vénéré confrère M. Nicot, vient de changer de direction: ce vaillant journal demeure traditionaliste et catholique, mais, rajeunissant son cadre, il réservera une place plus large aux questions d'art, de littérature et d'histoire locale.

La Provence nouvelle écrit fièrement en exergue de son titre, ces vers de Mirèio:

... S'avian lou poudé,
Davans que tourna dins nòsti vilage,
Te pourtarian rèi sus lou bout dóu det.

En félicitant notre excellent confrère, nous adressons notre cordial souvenir au vaillant M. Nicot, qui a consacré une longue partie de sa vie à la défense des idées qui nous sont chères, et nous prions la nouvelle direction de la Provence Nouvelle, d'agréer nos sentiments de confraternité.

La Revue française, politique et littéraire (Paris, 17, rue Cassette), est une magnifique publication illustrée qui paraît chaque semaine sur 32 pages. Un an: 9 fr. 50; le numéro, 25 centimes. Etranger, 13 fr. 50; le numéro, 50 centimes. Belgique, 10 francs.

Pour connaître cette belle revue, il suffit d'adresser à ses bureaux, la minime somme de 1 franc, montant d'un abonnement à l'essai pour un mois; on recevra, non seulement la Revue Française, mais, en plus, un poème consistant en 4 morceaux de musique classique grand format.

Dans chacun de ses numéros, la Revue Française publie des chroniques, des variétés, et des études signées des plus grands noms de la littérature contemporaine; elle serre de très près l'actualité et donne, sur tous les événements de la semaine, des articles très documentés qu'accompagnent des illustrations des plus soignées.

La Revue Française a commencé en mars la publication d'un grand roman inédit, La Robe de laine, du célèbre écrivain Henry Bordeaux.

Ce nouveau roman est une œuvre admirable, qui peut être lue par tous et notamment par les jeunes filles. Demandez, dès maintenant 17, rue, Cassette, à Paris, un spécimen gratuit, pour connaître le premier chapitre de cette belle œuvre et pour apprécier la Revue Française elle-même, à laquelle vous voudrez certainement vous abonner.

Le Gérant: J. Fabre

© CIEL d'Oc – MAI 2006